

*Un homme à la mine défait s'avanceit  
entre deux agents de police... (Page 1768).*

C. I.

LIVRAISON 233



Maintenant, il ne restait plus qu'à déchirer la lettre en petits morceaux, puis à recoller ces morceaux ensemble de façon à ce que l'on puisse croire qu'ils avaient été recueillis dans une corbeille à papier de l'ambassade allemande.

Mais les morceaux ne devaient pas être remis ensemble avec trop de précision. Il était préférable que l'écriture apparaisse un peu confuse.

Le colonel Henry avait l'intention de dire que ce document lui avait été apporté par Madame Bastian, mais comme le ministre voudrait certainement interroger cette personne lui-même, il serait nécessaire de lui parler à l'avance afin qu'elle sache quoi répondre.

Il recueillit les morceaux des autres feuilles de papiers sur lesquelles il avait fait ses essais et s'approcha du poêle pour les jeter dans le feu. Avant de s'éloigner, il attendit qu'ils aient été entièrement détruits par les flammes.

Puis il tourna la clef dans la serrure.

Il retourna s'asseoir à sa table à écrire et sonna pour faire venir un planton de service.

— Faites dire à Madame Bastian de venir immédiatement me voir, ordonna-t-il.

Comme il s'agissait d'un agent secret, l'ordre du colonel Henry n'avait rien d'extraordinaire et ne pouvait étonner personne.

Une heure plus tard, Madame Bastian se présenta :

— Vous vous étonnez sans doute de ce que je n'aie plus rien trouvé d'intéressant depuis si longtemps, mon colonel ? lui dit-elle. Mais vous ne sauriez vous imaginer à quel point ils sont devenus méfiants et prudents à l'ambassade !... Ils ne jettent plus un seul papier, ils brûlent tout, même les lettres sans importance...

— Bien, mais ce n'est pas pour cela que je vous ai fait appeler... Voyez-vous cette feuille collée, cette lettre écrite sur un papier bleu ?

— Oui, eh bien ?

— C'est vous qui avez trouvé cette lettre déchirée dans une corbeille à papier de l'ambassade, avez-vous compris ?

Ce disant, le colonel sortit son portefeuille de sa poche et en retira un billet de cent francs qu'il tendit à Madame Bastian.

— Avez-vous compris ? répéta-t-il.

— J'ai parfaitement compris, mon colonel, répondit l'espionne en souriant. Si quelqu'un me demande où j'ai trouvé cette lettre, je dirai que je l'ai ramassée dans le panier à papiers du capitaine von Shwartzkoppen et que je vous l'ai apportée.

— C'est parfait... Mais si l'on ne vous interroge pas, ne dites rien à personne.

— C'est entendu...

Quand Madame Bastian fut sortie, Henry demeura un moment incertain.

Devait-il se rendre immédiatement auprès du général Boisdeffre et lui remettre le document ?

Non... Il serait préférable d'attendre jusqu'au lendemain.



Le jour suivant, après avoir terminé son travail habituel, le colonel Henry entra dans le bureau du général.

— Je crois avoir trouvé quelque chose qui fermera la bouche aux défenseurs de Dreyfus et qui calmera les esprits, annonça-t-il.

— Faites voir !

Henry montra la lettre à Boisdeffre.

Le général se mit à lire, puis il dit en souriant :

— C'est très bien fait !

— Très bien fait ?... Que voulez-vous dire, mon général ? s'exclama le colonel, qui était devenu pourpre de confusion.

— Je veux dire que vous avez bien fait de trouver ce document, répondit Boisdeffre avec calme.

Mais il devait certainement avoir compris qu'il s'agissait d'un faux.

— Ce document sauve la situation, reprit-il, après une courte pause. Personne ne pourra rien dire contre ça... C'est très bien colonel, vous méritez une croix d'honneur !

Henry sentait bien le sarcasme qu'il y avait dans ces paroles, mais il ne pouvait pas se défendre. Il fallait qu'il se taise et qu'il supporte tout !

— Donc, mon cher colonel, poursuivit le général Boisdeffre, la culpabilité de Dreyfus se trouve confirmée de façon irréfutable et, en même temps l'innocence d'Esterhazy apparaît comme certaine... Maintenant, rien n'empêche de remettre le colonel en liberté... Chargez-vous de cela. La libération d'Esterhazy montrera que nous avons en main des preuves suffisantes de son innocence. L'on pourra aussi faire courir le bruit que l'on a découvert de nouvelles preuves de la trahison de Dreyfus et que la question ne peut plus faire l'objet du moindre doute. Le commandant du Paty pourra s'occuper de cela.

Puis, d'un geste, le général congédia le colonel. Henry sortit du cabinet de travail de son chef.

Maintenant il était sauvé. Il n'avait plus rien à craindre !

Son bonheur ne serait plus menacé.

Il s'arrêta un instant. Son cœur palpitait avec violence. Le bonheur pouvait-il se baser sur une trahison ?

De nouveau, des doutes et des remords venaient l'assaillir.

— Il vaut mieux que je n'y pense plus, se dit-il enfin. A quoi bon me tourmenter ?

## CHAPITRE CCLXIV

### UNE VISITE NOCTURNE

Deux sentinelles veillaient à la porte du palais du Chéikh Abd-el-Rahman.

Accroupis sur le seuil, les deux hommes demeuraient silencieux. Qu'auraient-ils eu à se dire ?... Leur service était toujours le même. Le soir, ils devaient se poster devant la porte du palais et demeurer de garde toute la nuit pour veiller à ce que personne ne s'approche du jardin. Mais le palais du Chéikh était assez loin en dehors de la ville et il était bien rare qu'il passât quelqu'un de ce côté. Même pendant le jour, la route était toujours à peu près déserte.

Mais cette nuit là, les deux arabes tressaillirent tout à coup et ils se regardèrent avec étonnement. Ils venaient d'entendre le trot d'un cheval qui s'approchait.

Quelques instants plus tard, ils virent s'approcher un cavalier coiffé d'un grand turban. Il était vêtu sans trop d'élégance, et, à en juger par son aspect, il devait venir de loin.

— Est-ce que ceci est le palais du Chéik Abd-el-Rahman ? demanda-t-il en arrêtant son cheval.

— Oui...

— Allah soit loué !... Me voilà finalement arrivé ! s'exclama le cavalier en mettant pied à terre.

Les deux sentinelles avaient immédiatement croisé leurs lances pour empêcher l'étranger de franchir le seuil.

— Personne n'entre ici ! dit l'un d'eux.

Le cavalier sourit et déclara :

— Je suis Asdrubal, l'orfèvre de Biskra... Le Chéikh m'attend... J'ai apporté avec moi des objets merveilleux qui l'enthousiasmeront... Le Chéikh est un généreux seigneur qui aime donner de précieux bijoux à ses femmes.

— Sans doute, mais dans ce cas, il faudra que vous reveniez demain matin... Cette nuit, le Chéikh n'est pas dans son palais.

Désespéré, le cavalier s'écria :

— Il faudrait que je retourne à Tunis ? Il est impossible que je refasse ce long chemin !

— Je regrette beaucoup, mais vous ne pouvez pas rester ici.

— Mais ne voyez-vous pas que mon cheval est exténué de fatigue ? Il a faim et soif et il ne peut presque plus se tenir debout. La pauvre bête a dû supporter des fatigues au-dessus de ses forces pour arriver jusqu'ici... Nous nous sommes égarés en cours de route et Dieu sait ce qui nous serait arrivé si nous n'avions pas rencontré une caravane qui nous a remis dans le bon chemin.

Les deux gardiens étaient de vrais fils du désert qui aiment leurs chevaux plus que tout au monde. La vue du pauvre animal qui était tout en sueur et qui, la tête basse respirait péniblement, leur inspirait une pitié immense.

L'orfèvre, ayant remarqué le regard qu'ils venaient d'échanger, se mit à les supplier.

— Permettez-moi de rester ici, implora-t-il. Je m'entendrai volontiers devant la porte... J'ai assez de provisions avec moi, mais je vous serais bien reconnaissant de donner un sceau d'eau à mon cheval... Je vous en récompenserai largement.

Ce disant, le voyageur tira de sa poche une poignée de monnaie qu'il répartit entre les deux hommes. L'un d'eux pénétra alors dans le jardin et revint après quelques minutes avec un seau d'eau qu'il déposa devant le cheval altéré. Puis il se mit à caresser l'animal en lui parlant affectueusement.

L'orfèvre s'accroupit sur le sol, tira de sa valise du pain, des dattes des figues et se mit à manger.

— Vous devez vous ennuyer mortellement à monter la garde devant cette porte ! dit-il aux deux gardiens.

— On s'habitue à tout !

— Moi, il me semble que je deviendrai fou en pensant à toutes ces merveilleuses femmes qu'il doit y avoir derrière ces murs et que l'on ne peut même pas voir !...

— Le patron est riche et nous sommes pauvres... Lui peut avoir un harem, mais nous sommes bien obligés de nous en passer...

— C'est précisément pour cela que je vous plains, répondit Asdrubal en allumant une cigarette.

Les deux hommes le regardaient avec un air d'envie et humaient voluptueusement le parfum du délicieux tabac de Turquie.

L'étranger les observait, devinant leurs pensées. Avec un aimable sourire, il leur offrit des cigarettes qu'ils acceptèrent avec une grande joie. Ils se mirent à fumer et une expression de plaisir intense apparut sur leurs visages.

— Je ne donnerais pas une de ces cigarettes pour tout le harem du Chéikh ! s'exclama tout à coup l'un des deux pauvres diables.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout !... Une femme n'est jamais qu'une femme et je n'échangerais pas ma noire Fatmah, pour toutes les femmes blanches que le prince conduit à son harem.

— Ah !... Il y a aussi des femmes blanches ? fit l'orfèvre sur un ton nonchalant.

— Certainement... Il en est encore arrivée une hier et je crois bien qu'elle n'est pas venue de son propre gré...

— Voila qui est curieux !... Racontez-moi donc comment cette femme est venue ici, dit-il..

— Nous ne pouvons pas vous raconter grand chose, parce que nous ne savons presque rien de ce qui se passe à l'intérieur du palais... Nous savons seulement que le Chéikh a fait atteler ses plus beaux chevaux à sa plus belle voiture pour aller chercher cette femme blanche...

— Eh bien, tant mieux ! s'exclama l'orfèvre.

— Pourquoi, tant mieux ?

— Parce que, de cette façon, je suis sûr de faire de bonnes affaires demain... Le prince voudra certainement m'acheter de beaux bijoux pour en faire cadeau à sa nouvelle amie !

— C'est vrai... Vous êtes venu juste au bon moment !

— C'est bien dommage que le prince ne soit pas chez lui ce soir, parce que je suis bien sûr de ce qu'il ne m'aurait pas laissé passer la nuit dehors !... Il a une grande sympathie pour moi et il m'estime beaucoup... Mes bijoux lui plaisent toujours et il me considère comme un ami... C'est vraiment de la malchance qu'il ne soit pas là, parce que la nuit est fraîche et j'ai bien peur d'attrapper un rhume !

Les deux gardiens échangèrent encore un coup d'œil.

— Etes-vous réellement un ami du patron ? demanda l'un d'eux.

— Certainement !... Si je ne m'étais pas égaré en route, je serais arrivé à temps et j'aurais pu passer la nuit au palais.. Mon cheval aussi aurait été à l'abri... Espérons que la nuit ne sera pas trop humide, autrement.

Le voyageur offrit encore des cigarettes aux deux gardiens et tous les trois continuèrent de fumer en silence. Après quelques minutes, l'orfèvre se tourna vers l'un des deux hommes et lui demanda :

— Ne pourriez-vous pas fermer un œil et me laisser entrer dans le parc ? Je pourrais alors me mettre à l'abri dans un des kiosques... Je vous donnerais bien un couple de dourous pour cela.. Vous savez que je suis ami du prince et vous pouvez être sûrs qu'il ne serait pas fâché contre vous-même s'il apprenait que vous m'avez laissé entrer dans le jardin.

Les deux hommes se consultèrent entre eux, puis l'un d'entre eux fit entrer l'orfèvre dans le parc et le conduisit à un petit pavillon.

Le cheval était resté devant la porte. On l'avait débarrassé de la selle et on lui avait jeté une couverture sur le dos.

Quand il fut seul, l'orfèvre demeura quelques instants aux écoutes, puis se tournant vers le palais dont toutes les fenêtres étaient fermées, il émit un léger sifflement.

Puis il attendit un moment et siffla encore deux fois.

Une fenêtre s'ouvrit et une tête de femme apparut dans la demi obscurité.

L'orfèvre s'avança jusqu'au pied de la façade.

— Madame Nabot ! chuchota-t-il.

Elle laissa échapper un petit cri et répondit :

— Oui... C'est moi !

Pour l'amour du ciel ne faites pas de bruit... Je viens de la part du colonel Picquart qui m'a chargé de chercher à savoir si vous étiez réellement dans le palais du Chéik...

— Oui ! Sauvez-moi, je vous en supplie !

— Certainement, nous vous sauverons..

— Quand ? Quand ?

— Ayez un peu de patience...

— Je ne peux plus rester ici !

— Patience ! Nous viendrons bientôt...

Amy Nabot se retourna et poussa un petit cri.

— Qu'arrive-t-il ?

— Fuyez ! Quelqu'un ouvre la porte de ma chambre.

Ivan Ivanovitch, qui, grâce à son travestissement, avait réussi à pénétrer dans le parc du palais du Chéik et à parler à Amy Nabot s'éloigna en hâte et disparut dans les buissons.

Puis il s'arrêta au milieu des broussailles et tendit l'oreille :

Il entendit une voix rude qui criait sur un ton menaçant, puis des lamentations et des sanglots.

La fenêtre d'Amy Nabot se referma et la lumière s'éteignit, se dirigea vers la porte d'entrée, il parvint à sortir sans être vu des deux gardiens qui sommeillaient.

Il avait maintenu la promesse qu'il avait faite à Picquart et il avait maintenant la certitude de ce qu'Amy Nabot se trouvait bien dans le palais du Chéik Abd-el-Rahman.

CHAPITRE CCLXV

UN AMI.

Le colonel Picquart avait été appelé chez son supérieur, le commandant de la garnison de Tunis.

Le général Leclerc lui tendit la main avec un aimable sourire.

— Vous avez reçu des nouvelles de Paris, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

Le colonel lui tendit la feuille de papier qu'il tenait à la main, mais le général ne la prit pas.

— Je sais déjà de quoi il s'agit, lui dit-il. Vous avez reçu l'ordre d'enlever vos insignes d'officier de l'Etat-Major et de vous rendre à Sousse pour rejoindre le régiment qui se trouve là-bas.

— Précisément, mon général...

— J'ai également reçu cette communication à votre sujet... Je suis obligé de vous envoyer dans cette zone dangereuse... Savez-vous ce que cela signifie ?

— Cela signifie que l'on veut se débarrasser de moi, mon général ! répondit l'officier avec un sourire de résignation. Cet ordre équivaut à une condamnation...

— Il est évident que vous avez de terribles ennemis à Paris ! remarqua le général avec un air préoccupé.

— Je le savais depuis longtemps, mon général, mais je suis soldat et je n'ai qu'à obéir.

— C'est vrai... Mais je suis libre de remettre votre départ à plus tard...

— Si vous pouviez me permettre de rester encore quelques jours à Tunis, je vous en serais très reconnaissant, mon général... J'aurais à régler une affaire assez importante et qui me tient beaucoup à cœur. Voulez-vous m'accorder quelques instants pour que je vous explique de quoi il s'agit ?

— Je vous écoute, répondit le général, — et je serai bien content de pouvoir vous rendre service dans la mesure de mes moyens...

Picquart mit son supérieur au courant de tout ce qui était arrivé depuis le moment où il avait rencontré Amy Nabot ainsi de ce que celle-ci lui avait révélé au sujet de l'affaire Dreyfus.

— En somme, conclut-il, — il serait presque indispensable que je puisse me rendre à Paris avec Amy Nabot..

Le général réfléchit un instant, puis il dit :

— Vous avez très bien fait d'avoir recours aux services de ce détective russe... J'ai entendu parler de lui et je suis persuadé de ce qu'il réussira à découvrir où se trouve cette dame... Tenez moi au courant des faits et comptez sur moi... Je ferai de mon mieux pour vous seconder dans votre courageuse entreprise...

Quelques instants plus tard, le colonel prit congé du général et il retourna à son hôtel.

En arrivant, il trouva le détective qui l'attendait.

— Et bien ? lui demanda l'officier. L'avez-vous trouvée ?

— Certainement...

— Où ?

— Au harem du Chéik Abd-el-Kanman...

Puis, Ivan Ivanovitch raconta comment il avait pu entrer dans le jardin du palais du prince et échanger quelques mots avec Amy Nabot.

— Maintenant que nous savons où elle est, dit le colonel, — il faudra faire en sorte de la délivrer, mais je suppose que cela ne sera pas facile ! Nous devons sans doute nous adresser à la police...

— Je ne vous le conseille pas... Je suis persuadé de ce que le prince s'arrangerait pour corrompre l'un des fonctionnaires et pour fuir avec la Parisienne... Il est assez riche pour pouvoir payer royalement tous ceux qui lui rendent service.

Picquart demeura quelques instants pensif, puis il demanda au détective s'il n'aurait pas voulu s'occuper lui-même de délivrer Amy Nabot.

— Volontiers, répondit le Russe. Pourvu que le capitaine Rieur m'aide. Je connais son courage et son audace et je sais qu'il est bien capable de me seconder dans une semblable entreprise.

Picquart était un peu étonné, mais, devant l'assurance avec laquelle parlait Ivan, il se laissa convaincre et lui demanda quelle somme il désirait pour accomplir cette mission.

Le détective fit un prix que l'officier accepta sans discussion.

— Et quand avez-vous l'intention de tenter le grand coup ? s'enquit-il.

— Si Rieur accepte ma proposition, nous préparons tout pour demain soir...

— Très bien... Je vais en parler à mon ami après quoi nous nous retrouverons au café Eldorado...

CHAPITRE CCLXVI.

HEURES TRAGIQUES.

La fièvre fut très forte pendant plusieurs jours durant lesquels Leni fut continuellement en proie au délire.

L'infirmière et la femme du missionnaire ne la quittaient pas et lui prodiguaient les plus tendres soins. Le triste sort de la pauvre enfant leur inspirait une grande pitié et elle appréhendaient presque le moment où la malheureuse irait mieux et où la conscience lui serait revenue avec le sentiment de la tragique réalité.

Dans son délire, elle ne cessait d'appeler son cher Fritz et elle se désespérait de ne pas voir auprès d'elle.

Naturellement, dans la maison du missionnaire, on ne parlait pas d'autre chose que de la pauvre enfant, qui malgré son jeune âge devait subir des souffrances aussi atroces.

L'on se demandait avec angoisse comment on aurait pu venir en aide au légionnaire et à sa malheureuse fiancée.

Max Erwig était encore plus préoccupé que tous les autres au sujet de sa petite amie pour laquelle il éprouvait une très sincère affection et qu'il estimait plus que toutes les autres femmes qu'il avait connues jusque-là.

Quelque fois, il enviait Fritz Luders qui avait su conquérir l'amour d'une aussi ravissante créature.

— Ne serait-il vraiment pas possible de faire quelque chose pour venir en aide à ces malheureux ? demanda-t-il un jour au missionnaire tandis qu'ils drenaient ensemble d'une visite qu'ils étaient allés faire à un malade.

— Je vous assure que j'éprouve moi aussi une très profonde pitié pour cette pauvre Leni et que je voudrais bien faire quelque chose pour elle, répondit le missionnaire, — mais, jusqu'à présent, je n'en ai pas encore trouvé le moyen...

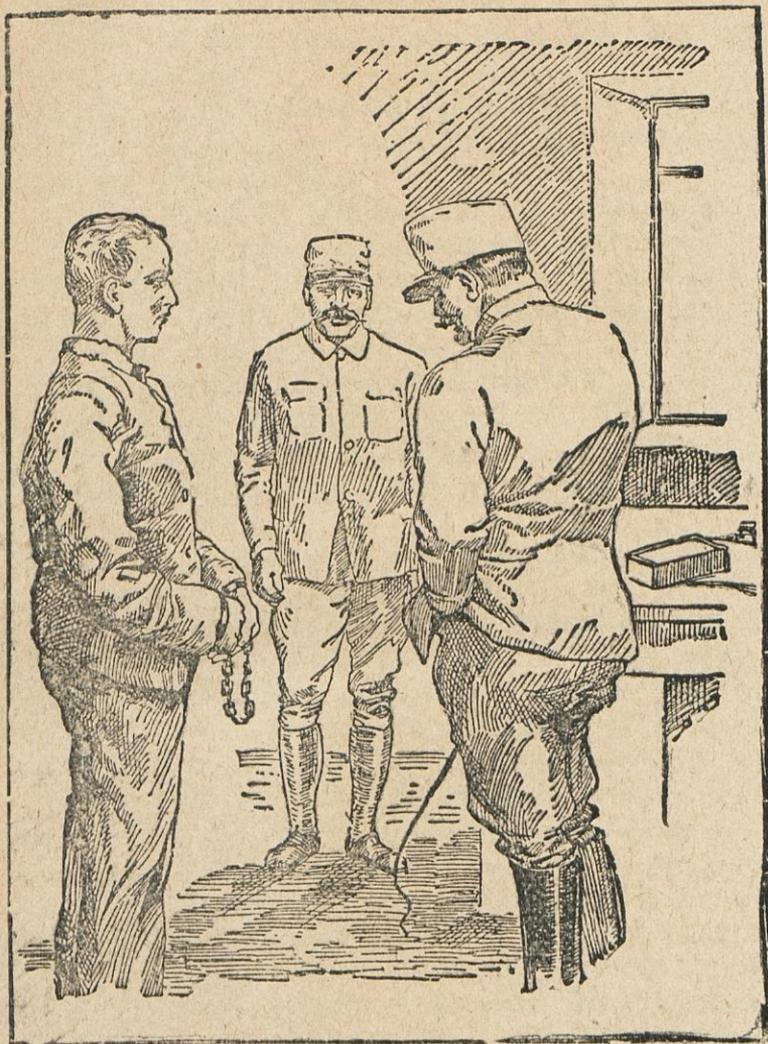
— Et si je me rendais moi-même à Saint-Laurent du Maroni afin de m'informer au sujet du sort de Fritz Luders ? proposa le jeune homme. Peut-être a-t-il eu moins de malchance que nous l'avons craint après tout... Je suis persuadé de ce que Leni guérirait bien vite si je pouvais lui faire parvenir de bonnes nouvelles.

Le missionnaire hocha tristement la tête et répondit

— Je crains fort que ce soit pas possible, parce que vous ne réussiriez jamais à pénétrer dans le camp de déportation... Du reste, vous avez eu déjà l'occasion de voir comment sont traités les déserteurs... C'est une chose bien triste, mais que pourrait-on y faire ? Il faut bien que les règlements militaires soient appliqués ! Croyez-moi, il n'y a vraiment rien à faire pour le moment... J'ai pourtant écrit à mon collègue qui est au camp de concentration des déportés pour lui demander de s'intéresser à ce malheureux jeune homme et de faire de son mieux pour lui venir en aide.. D'ici quelques jours, nous aurons sa réponse et nous saurons alors ce qui est arrivé à ce garçon...

— Espérons que nous recevrons des nouvelles qui rassureront la pauvre Leni et qui pourront ouvrir son cœur à l'espérance...

Quatre jours plus tard, Leni commençait à aller un



*Luders fut immédiatement amené en présence de  
l'officier de service... (Page 1785).*



peu mieux. La fièvre avait diminuée et elle avait passé une nuit tranquille.

Le matin, peu de temps après son réveil, elle vit apparaître le missionnaire Van Houten qui venait la voir accompagné d'un médecin.

— Ai-je donc été très malade ? demanda-t-elle.

— Rien de grave... Seulement une forte commotion nerveuse, répondit le médecin. C'était inévitable... Mais maintenant, la fièvre est passée et vous serez certainement rétablie dans deux ou trois jours...

Dans deux ou trois jours ! s'écria Leni. Oh !... Mais je ne peux même pas perdre une minute ! Il faut que je m'occupe tout de suite de venir en aide à mon cher Fritz ! Je suis tellement inquiète de ce qui a pu lui arriver ces jours-ci !

Puis, se tournant vers le missionnaire, la malheureuse reprit sur un ton suppliant :

— Vous m'aidez à secourir mon malheureux fiancé, n'est-ce pas, Monsieur Van Houten ? Mon cœur me dit que malgré tout, et malgré les terribles conditions où il doit se trouver. Dieu aura pitié de lui et qu'un jour viendra où nous pourrons être heureux ensemble.

— Fasse le ciel qu'il en soit ainsi ! s'exclama le missionnaire. Dieu aide ceux qui ont foi en lui et qui luttent avec courage comme vous l'avez fait... Mais pour le moment, vous devez rester tranquille et avoir beaucoup de patience... Il faut, d'abord et avant tout, que vous guérissiez complètement afin de pouvoir affronter impunément de nouvelles fatigues et de nouvelles émotions.

— Je vous assure que je suis déjà parfaitement guérie et qu'il ne me reste qu'un peu de faiblesse qui disparaîtra complètement dès que j'aurai pris un peu de nourriture et que je me serai levée... Je veux avoir recours à tous les moyens possibles et praticables d'avoir des nou-

velles... Je me désespère vraiment à l'idée d'avoir perdu tant de jours durant lesquels Dieu sait ce qui a pu arriver à mon pauvre... Qui pourrait affirmer qu'il est encore en vie ?

— De cela, il ne peut y avoir l'ombre d'un doute, ma chère enfant, répondit le missionnaire. J'ai écrit à mon collègue qui se trouve au camp de déportation pour lui demander des nouvelles de Fritz Luders et voici la lettre que j'ai reçu de lui ce matin...

Ce disant, Monsieur Van Houten tendit à la convalescente une feuille de papier qu'il tenait à la main.

Leni Roeder prit la lettre et lut ce qui suit :

*Mon cher frère,*

*Votre lettre a éveillé en moi un très grand intérêt. Je ferai certainement tout mon possible pour venir en aide à ce malheureux jeune homme dont vous me parlez, mais je crains qu'il n'y ait pas grand chose à faire. Si digne de sympathie et de compassion qu'il puisse être, il n'en reste pas moins certain qu'il s'est rendu coupable du délit de désertion compliqué de rébellion à main armée, ce dont il ne pourra évidemment pas se tirer à très bon compte..*

*En ce moment, je suis retenu chez moi par une violente attaque de goutte qui m'empêche de marcher et je crains que je ne pourrai pas sortir d'ici un certain temps. Le mieux serait peut-être que vous veniez vous même ici accompagné de la rancée de Fritz Luders, qui est elle-même, à ce que vous m'avez dit, sœur missionnaire grâce à cette qualité, elle pourra sans doute pénétrer dans le camp et communiquer avec son rancée ; de cette façon, elle trouvera peut-être le moyen de faire quelque chose pour lui. Mais il faudra qu'elle use d'une très grande prudence, parce que les règlements du camp sont extrêmement sévères et la surveillance très stricte.*

*En attendant le plaisir de vous voir ou de recevoir encore de vos nouvelles, je vous prie d'agréer, mon cher frère, mes plus affectueuses salutations.*

*Votre dévoué,*  
Christophe OERSEN.

Leni avait lu très attentivement cette lettre ; son joli visage s'était empourpré d'une vive rougeur et ses yeux s'étaient animés.

Allait-elle pouvoir revoir son cher Fritz ?

Elle saisit la main du missionnaire et y appuya ses lèvres dans un élan de sincère gratitude.

— Comme je vous suis reconnaissante ! s'exclama-t-elle.

Elle aurait voulu dire encore quelque chose, mais elle dut s'arrêter, parce que les larmes lui voilaient les yeux et qu'un nœud lui serrait la gorge.

Elle se tut un instant, puis, se tournant de nouveau vers le missionnaire, elle fixa sur lui un regard suppliant et lui demanda d'une voix tremblante d'émotion :

— Quand nous irons là-bas, Monsieur Van Houten ?

— Vous pourrez venir me rejoindre dès que vous serez guérie. Mademoiselle Leni, répondit le brave missionnaire, parce que, moi, je vais partir dès demain et je ne peux pas vous attendre.

Leni le regarda avec un air éperdu.

— Oh, non ! s'écria-t-elle. Ne me laissez pas ici ! Je veux partir avec vous ! Je vous assure que je suis déjà très bien et que je me sens suffisamment forte pour faire le voyage.

Le médecin se joignit au missionnaire pour conseiller à la jeune fille d'attendre encore quelques jours, mais Leni ne se laissa pas persuader et elle insista pour partir le jour suivant.

— Si je reste dans cette incertitude, je deviendrai de nouveau malade, dit-elle. Par contre, l'idée de pouvoir faire quelque chose pour son cher Fritz me rendra capable de surmonter toute faiblesse... Je dormirai bien la nuit prochaine et je serai prête à partir demain matin.

Le missionnaire échangea un regard avec le médecin il comprenait qu'il aurait été cruel de laisser plus longtemps la courageuse jeune fille dans le doute et il consentit à lui permettre de partir avec lui le jour suivant pour Saint-Laurent du Maroni.

\*  
\*\*

Les premières lueurs de l'aube éclairaient la cellule du déserteur.

Fritz Luders venait de passer la dernière nuit de sa misérable vie. La mort, une exécution deshonorante, l'attendait.

Le malheureux, qui n'avait que très peu dormi, était éveillé depuis longtemps, attendant avec résignation qu'on vienne le chercher.

Finalement, la clef grinça dans la serrure, les verrous furent tirés et la porte s'ouvrit, livrant passage à un prêtre accompagné d'un gardien.

— L'heure est elle arrivée ? demanda Fritz Luders d'une voix ferme.

— Oui, mon frère, répondit l'écclésiastique, je suis venu pour vous accompagner et vous apporter le secours et la consolation de la religion, si vous voulez bien l'accepter...

Un amer sourire apparut sur les lèvres pâles du malheureux.

Il demeura un instant immobile, la tête basse, le regard fixé sur le sol, la respiration un peu haletante. Puis, se redressant, il rejeta sa tête en arrière et répondit sans trembler :

— Je suis prêt.. Va-t-on bientôt venir me chercher ?  
L'écclesiastique ne répondit pas.

On entendait déjà dans le corridor des pas pesants qui s'approchaient.

Un gardien et quatre soldats qui portaient le fusil en bandouillière, baïonnette au canon, pénétrèrent dans le cachot.

Le geôlier s'approcha du prisonnier. Il paraissait assez ému et, sans rien dire, il lui mit la main sur l'épaule.

— Je suis prêt ! dit Fritz Luders.

Il se leva et le prêtre se mit à côté de lui. Tous deux sortirent de la cellule, précédés de deux soldats et suivis des deux autres. Le geôlier fermait la marche.

Les exécutions avaient lieu sur un espace découvert en bordure des marécages.

Fritz Luders marchait la tête haute au milieu du triste cortège. Le prêtre, à côté de lui, murmurait des paroles de réconfort et de consolation, mais Luders ne l'écoutait même pas. Son esprit était entièrement concentré sur le souvenir de ceux qui lui étaient chers et qu'il ne pourrait plus jamais revoir en ce monde.

Sa mère !

Qu'allait-elle dire quand elle allait apprendre que son fils avait été exécuté comme un malfaiteur ?

Cette épouvantable nouvelle allait peut-être la tuer !  
Et Leni !

Oh ! Leni, sans doute, finirait bien par l'oublier, avec le temps.. Cela ne serait que tout naturel, car l'amour d'une fiancée n'est pas comparable à celui d'une mère... Sans doute souffrirait-elle effroyablement pen-

dant quelques temps, mais Leni était encore bien jeune et, un jour ou l'autre, la vie reprendrait ses droits. Elle aimerait un autre homme et serait heureuse avec lui...

C'était, du moins, ce que Fritz Luders devait lui souhaiter... de tout cœur !

Le malheureux avait les yeux pleins de larmes ; il se sentait suffoquer.

Il respira profondément et fit appel à tout son courage pour ne pas laisser voir sa souffrance.

Il pouvait déjà apercevoir au loin un groupe nombreux de gens qui semblaient attendre. Il y avait parmi eux des soldats à cheval et d'autres à pieds. D'un côté un peloton d'infanterie se trouvait déployé.

C'étaient le peloton d'exécution et les témoins !

Le moment était venu !

La fosse avait déjà été creusée... Elle n'avait guère plus de cinquante centimètres de profondeur. Cela n'est-il pas bien suffisant pour un condamné à mort ?

Les soldats qui escortaient Luders le firent arrêter devant la fosse et se rangèrent à côté de lui.

Un des officiers à cheval, un capitaine, commanda :

— Attention ! Garde à vous !

Les soldats que devaient prendre part à l'exécution présentèrent les armes.

Le capitaine se tourna vers Luders ; il lut à haute voix la sentence de condamnation, puis il dit :

— Fritz Luders ! Avez-vous quelque désir à exprimer avant de mourir ?

— Non, répondit brièvement le condamné.

Le prêtre s'approcha de nouveau de lui et murmura doucement :

— Préparez-vous, mon frère, à mourir en paix avec les hommes... D'ici peu, vous allez comparaître devant le tribunal de Dieu.

— J'espère bien y trouver la justice que je n'ai guère rencontrée en ce monde ! répondit le malheureux. De toute façon, je vous remercie pour vos bonnes exhortations. Mais maintenant, je vous prie de vous retirer afin de ne point retarder l'exécution.

Le prêtre joignit les mains et se mit à prier.

— Seigneur miséricordieux et bon, balbutia-t-il, je vous recommande cette âme afin que vous l'accueillez généreusement dans le royaume du ciel.

Un caporal s'approcha de Fritz Luders avec un mouchoir blanc pour lui bander les yeux.

Mais le prisonnier secoua la tête et dit :

— Ce n'est pas nécessaire... Je n'ai pas peur !

Le capitaine fit un signe... un lieutenant leva son épée...

— Attention !

Quand l'officier allait abaisser son arme, les huit coups crépiteraient dans l'air déjà chaud du matin et Fritz Luders tomberait pour ne plus se relever.

C'était la fin !



En quelques instants, toutes les images de sa vie passée se présentèrent à l'esprit de Fritz Luders.

Mais pourquoi tardait on tant à donner le signal de faire feu ?

Tout-à-coup, la voix du capitaine commanda :

— Abaissez les armes !

— Que signifiait cela ?

Un caporal s'était approché de l'officier et lui avait remis un pli officiel portant la mention : « Très Urgent ».

Le capitaine l'ouvrit tout de suite et, à voix haute, il lut ce qui suit :

Au nom de la République Française, le légionnaire Fritz Luders est grâcié. La peine de mort à laquelle il a été condamné est commuée en celle de travaux forcés à perpétuité.

Condamné aux travaux forcés à perpétuité ! Et l'on appelait cela une grâce !

Fritz Luders, qui avait conservé jusqu'à ce moment un calme stoïque, fut incapable de se contenir d'avantage. Sa force nerveuse était à bout.

Hors de lui, il se mit à crier :

— Je ne veux pas ! Non ! Je ne veux pas cette grâce ! J'ai été condamné à mort et je veux mourir ! Avez-vous compris ? Tirez camarades... Feu !

Nullement, personne ne bougea.

Alors, comme un fou, le condamné se précipita vers les soldats du peloton et, arrachant le fusil des mains de l'un d'eux, il appuya rapidement contre son menton. Il allait appuyer sur la gâchette quand un sergent, qui avait vu son geste, s'élança en avant et parvint à le maîtriser avec l'aide de deux soldats.

Fritz Luders se débattait comme un forcené ; mais à quoi bon ? Sur un signe du lieutenant, tous les soldats du peloton accoururent pour prêter main forte au sous-officier et, en un clin d'œil, le prisonnier fut réduit à l'impuissance.

On lui attacha les bras derrière le dos et on le conduisit à sa cellule.

Maintenant, il ne se rebellait plus. La tête basse, le regard hébété, il marchait docilement entre les soldats qui l'accompagnaient.

Un soleil superbe montait dans le ciel... Une végétation exhubérante entourait la scène d'un prestigieux cadre de verdure et de fleurs... Des myriades d'oiseaux chantaient allègrement dans les arbres... L'air était rempli de senteurs balsamiques.

Et lui était condamné aux travaux forcés à perpétuité ! Il allait être prisonnier pour la vie !

CHAPITRE CCLXVII.

ENCORE UN FAUX PAS

Comme d'habitude, le colonel Henry s'était levé ce matin-là avec la tête lourde et une sensation d'oppression qui lui étreignait le cœur. Durant la nuit il n'avait dormi que peu et mal ; il n'avait pour ainsi dire pas cessé de se tourmenter l'esprit au sujet de ce qui aurait pu lui arriver si la faute qui pesait continuellement sur sa conscience venait à être découverte.

A certains moments, il se disait qu'il aurait presque mieux valu mourir que de vivre dans de telles transes.

Mais l'amour de Louise, qu'il adorait, le retenait à la vie et le faisait trembler à l'idée de mort.

Justement ces jours-là, l'affection de la jeune femme était devenue encore plus profonde et plus tendre. Elle entourait son époux de mille prévenances et, chaque fois qu'elle le regardait, une expression de douceur infinie apparaissait dans ses yeux.

Ce jour-là, après qu'ils eurent déjeuné ensemble, Louise vint s'asseoir sur un canapé à côté de son mari qui lui prit la main.

Remarquant qu'elle avait l'air absorbée, il lui demanda :

— A quoi penses-tu, ma chérie ?

— A notre bonheur, lui répondit-elle avec un sourire.

— Et tu ne regrettes pas d'avoir uni ton existence à la mienne ?

— Certainement que non ! Je suis très heureuse, au contraire !

Ce disant, elle se pencha vers lui, lui passa un bras autour du cou et, appuyant sa tête sur son épaule, elle lui dit en baissant un peu la voix :

— Robert ! Je veux te révéler mon secret...

— Tu as donc un secret, ma chère Louise ? Au fait, j'ai remarqué que depuis quelques jours, tu as l'air plus préoccupé que de coutume.

— Ni plus ni moins que toutes les autres femmes qui sentent une nouvelle vie palpiter en elles...

— Comment ? Tu serais...

— Oui, mon chéri... Bientôt nous aurons un enfant !

Le colonel saisit sa femme dans ses bras, la regarda fixement dans les yeux pendant quelques secondes, puis il l'embrassa passionnément à plusieurs reprises.

La nouvelle qu'il venait d'apprendre lui causait une émotion intense, si forte qu'elle en était presque pénible.

Et à partir de ce moment, l'inquiétude du colonel devint une véritable angoisse.

Si la vérité venait à la lumière du jour, ce ne serait pas seulement lui qui serait déshonoré maintenant, car le déshonneur retomberait fatalement sur l'enfant que sa femme attendait !

Il ne pensait plus qu'à cela et se torturait l'esprit pour essayer de trouver un moyen qui le mettrait définitivement à l'abri.

Il ne serait certainement pas très difficile d'amener les juges militaires à prononcer une sentence qui serait favorable à Esterhazy, grâce à cette fameuse lettre écrite

sur du papier bleu qui constituait une nouvelle preuve de la culpabilité de Dreyfus ; mais la partie adverse n'allait-elle pas s'empresse de demander une révision du procès ?

Mathieu Dreyfus était un homme trop intelligent et trop persévérant pour lutter d'une façon efficace pour que l'on ne puisse le compter comme un adversaire négligeable. Bien loin de là !

Finalement, Henry prit le parti de faire surveiller Mathieu par un espion.

De cette manière, il parvint à savoir que le jeune homme fréquentait la maison de l'attaché militaire allemand, le capitaine von Schwartzkoppen, et qu'il avait également été vu en compagnie de la nièce de ce dernier.

Or, la personne qui aurait pu fournir le témoignage le plus irréfutable de l'innocence d'Alfred Dreyfus aurait incontestablement été l'attaché militaire allemand. Son amitié avec Mathieu était donc bien dangereuse.

Il aurait fallu trouver un moyen de se débarrasser de lui !

Henry imagina une quantité de plans et de stratagème plus fantastiques les uns que les autres.

Enfin, il se dit que le mieux serait sans doute d'induire Mathieu Dreyfus à se compromettre dans une action illégale dans le but de sauver son frère. Si on parvenait à le prendre en faute, les juges n'auraient certainement plus ajouté aucune foi à ses affirmations.

Henry fit appeler un individu que l'on appelait « le professeur », parce qu'il avait été quelque temps instituteur dans un petit village. Il avait été destitué de ces fonctions pour cause d'immoralité et, depuis, il s'était consacré à des besognes assez louches. De toute façon, il avait quelques fois su se rendre très utile pour certains services d'espionnages de basse catégorie. L'état Major avait parfois eu recours à lui et c'était également

lui qui avait découvert les relations qui existaient entre Mathieu Dreyfus et le capitaine Schwarzkoppen.

— Je veux vous confier une mission importante, lui dit le colonel Henry. Regardez bien cette lettre.

Ce disant, il lui montrait le document qui avait servi à faire condamner Dreyfus.

— Croyez-vous que vous pourriez imiter cette écriture ? lui demanda-t-il.

— Rien de plus facile ! répondit l'espion. Je me charge de vous fabriquer en quelques minutes une copie que l'on ne pourra pas distinguer de l'original.

— Eh bien, écoutez...

Et le colonel Henry lui exposa son plan.

— Il faudra que vous ayez recours à beaucoup d'astuce et de prudence, conclut-il.

— Je ferai de mon mieux, répondit le « professeur ».

— Si vous réussissez, vous serez royalement récompensé.

— Je n'en doute pas, colonel et, s'il n'en était pas ainsi, j'en serais fort désappointé.

— Soyez tranquille... Vous savez bien que je me suis toujours montré généreux envers vous...

— Cela est vrai.

Les deux hommes s'entretenaient encore un bon moment, discutant les points de détail du coupable projet. Puis, le « professeur » de son vrai nom Jean Marieux, sortit du bureau du colonel pour se rendre chez Mathieu Dreyfus.

Henry, qui s'était mis à la fenêtre, vit sortir le misérable et le suivit quelques instants du regard.

A un certain moment, il eut presque la tentation de le rappeler et de lui dire qu'il renonçait au projet dont il venait de lui faire part, car ce nouveau crime lui répugnait horriblement.

Mais s'il n'avait pas fait cela, comment aurait-il pu

se tirer d'affaire ? Ne fallait-il pas, avant tout, sauver l'honneur de l'enfant qui allait naître ?

Le vin était tiré, il fallait boire !

.....

Mathieu Dreyfus se montra fort étonné quand son domestique lui annonça la visite d'un inconnu.

— Il ne m'a pas donné sa carte, dit le serviteur. Mais il m'a dit qu'il s'appelle Alfred Harriet... C'est un homme assez pauvrement vêtu et, à première vue, j'ai cru que c'était un mendiant... Pourtant, il s'exprime fort bien... Faut-il le faire entrer, Monsieur ?

Le jeune homme réfléchit un instant, puis il répondit :

— Oui, faites-le entrer... Je verrai bien.

Quelques secondes plus tard, l'homme était introduit dans le salon.

C'était, Jean Marrieux, le « professeur ».

Lui qui était habituellement habillé avec beaucoup d'élégance, s'était vêtu d'un costume des plus misérables pour faire cette visite.

— Que désirez-vous de moi ? lui demanda Mathieu en lui désignant une chaise.

Puis, comme l'homme ne répondait pas tout de suite et gardait un air assez embarrassé, il reprit sur un ton bienveillant :

— Parlez sans crainte, mon ami... En quoi puis-je vous être utile ?

— Je suis dans la plus extrême misère, Monsieur Dreyfus ! balbutia finalement le misérable.

— C'est bien ce que je pensais.

— Je suis poursuivi depuis longtemps par une af-

freuse malchance... Je n'ai pas de travail et je ne parviens pas à en trouver... Ma femme est malade et mes enfants ont faim. Je suis dans une situation absolument désespérée et cette situation devient pire de jour en jour.

De combien avez-vous besoin ?

— Je ne suis pas mendiant, Monsieur Dreyfus, mais je crois être en mesure de vous rendre un grand service et, si vous l'appréciez, vous tiendrez peut-être à me récompenser.

Le jeune homme le regarda avec étonnement.

— Quelle espèce de service pourriez-vous me rendre ? lui demanda-t-il.

Le « professeur » avait d'abord songé à préparer habilement son terrain avant de faire sa proposition, mais l'attitude de Mathieu l'amena à changer de tactique et à en venir immédiatement au fait.

— Je sais que le sort de votre frère vous tient beaucoup à cœur, dit-il. Et je n'ignore pas non plus que vous cherchez à le sauver... Eh bien, que diriez-vous si je me présentais devant les juges en disant que c'est moi qui suis l'auteur du crime de trahison pour lequel votre frère a été injustement condamné ?

A ces mots, Mathieu Dreyfus sursauta et il se mit à fixer sur son interlocuteur un regard stupéfait.

Avait-il bien entendu ?

— Que me racontez-vous là ? s'exclama-t-il. Il est impossible que ce soit vous qui soyez coupable de cette trahison !

— Vous êtes bien aimable de le reconnaître, Monsieur Dreyfus, répondit l'homme avec un triste sourire. Mais si j'affirme que je suis coupable et que je donne tous les détails nécessaires pour confirmer mes assertions, il faudra bien qu'on me croie !

— Sans doute, mais pourquoi voudriez-vous jouer cette extravagante comédie ?... Tenez vous donc tant que